

LE MASQUE

Je n'ai vraiment réalisé ton départ qu'en remontant l'allée bordée de pins menant jusqu'à ta maison. Depuis ma plus tendre enfance, je me suis toujours sentie chez moi ici. J'aime tant cette odeur de pinède brûlée par le soleil et la fraîcheur qu'elle garde, même lors des plus fortes chaleurs que le sud peut supporter.

Tous les mots rassurants et doux dont on m'a assommée ces derniers jours raisonnent encore dans ma tête. Que c'est si beau de mourir dans son sommeil, d'avoir été aimé et entouré par les siens jusqu'au bout, d'avoir eu cent ans. Aucune de ces phrases ne pourra combler le vide que tu laisses. Entrer ainsi chez toi en sachant que tu n'occuperas plus jamais les lieux me dévaste un peu plus à chaque pas.

∴

Mon grand-père était un artiste, peintre, sculpteur et photographe. C'était un homme bon. Un homme d'esprit sans prétention aucune. Il aimait l'ironie et la bonne bouffe, les balades en Camargue et les discussions qui durent toute la nuit, un verre de blanc à la main. Il avait une opinion, de la culture, un regard critique. Il aimait les gens et leurs défauts. Il aimait apprendre et transmettre son amour de la vie. Il aimait les livres, le noir, le soleil et la douceur du vent.

Mon grand-père avait un charisme incroyable mais il n'était pas beau. Il était grand, massif, imposant. Les hommes comme les femmes étaient immédiatement séduits, sans exception, malgré les marques sur son visage d'un traumatisme que la vieillesse tentait tant bien que mal de masquer au fil des années. Un accident de voiture m'avait-il dit, à vingt ans. Une bêtise sans importance.

Je rentre chez lui ce soir parce que je ne peux me résoudre à vivre sans lui. Il me faut sentir sa présence, encore un peu. Comme s'il n'était pas vraiment parti. J'ai toujours aimé venir me réfugier dans son atelier, saisissant la moindre bonne occasion pour me faufiler parmi son immense bazar de toiles, de boîtes débordant de papiers, d'objets incongrus et inconnus.

Comme d'habitude je trouve la clé cachée sous le pot de fleurs à côté de la porte. La verrière laisse entrer toute la lumière du coucher de soleil et fait briller la poussière en suspension dans l'air comme des milliers de paillettes.

Peut-être de la poussière de lui.

Je prends le temps de respirer son parfum encore prisonnier de la pièce. Je touche ses livres, son bureau, je caresse les toiles, les objectifs, les crayons. Au centre trône un grand fauteuil. Je m'affale dedans et je laisse tout le poids de ma tristesse se poser enfin. Et je pleure. Je ne sais combien de temps je reste là à pleurer, puis je tombe dans un profond sommeil. Deux heures, peut-être trois.

Lorsque j'ouvre les yeux, il fait nuit mais toujours très chaud. Au loin j'aperçois les lueurs de la ville qui brillent. Je sens qu'il est là, tout prêt pour une dernière confidence.

D'ailleurs je suis convaincue qu'il a encore des choses à me raconter.

Comme si un courant de folie traversait tout à coup mon esprit, je me mets en quête de ce que j'ignore encore. J'ouvre tous les livres posés sur le bureau, je parcours les papiers d'un œil rapide, je déverse le contenu des pochettes. Rien.

Je m'arrête. Je me tiens là, debout au milieu de l'atelier, essouffée, les cheveux en bataille collés à mon visage, l'air fou et ahuri.

Puis la frénésie reprend de plus belle, je vide tous les tiroirs, toutes les boîtes de rangement, les porte-documents. Je m'attaque à la bibliothèque, les romans tombent les uns après les autres dans un fracas de poussière, des feuilles jaunies volent, des photos se cornent. Même les livres d'art y passent, les images des grands peintres jonchent le sol. Je ne parviens pas à me calmer avant de tomber sur une bibliographie illustrée de Picasso. Je sais que j'ai trouvé. Entre les pages de papier glacé, je trouve une série de feuilles volantes bien gardées par *Les Demoiselles d'Avignon*. Je reconnais son écriture fine et élégante « Ma douce Rose ».

Arles, 12 août 2019

Ma douce Rose,

Si tu as entre les mains ces quelques feuilles, c'est que je suis parti pour ne jamais revenir. Ne sois pas triste ma petite fille, je ne serai jamais très loin, toujours auprès de toi. Tu le sais.

Je n'ai jamais parlé de ma jeunesse. Elle a été bien différente de celle que je vous ai laissé imaginer à toi et à ton père. J'ai eu du courage pour bien d'autres choses mais pas pour cela. Et je te demande pardon. Il est temps de vous dire qui je suis. Il est temps pour vous de savoir qui vous êtes.

Je n'ai pas grandi dans cette campagne Normande comme tu l'as toujours entendu. Je suis né dans une famille aimante et bourgeoise des beaux quartiers parisiens. Mon père, et mon grand-père avant lui, embrassait une carrière de sénateurs avec brio et grands effets de manches, à coups de mondanités et de serrages de main que ma mère et moi aimions assez peu. Elle supportait, moi non. Grâce à son soutien, elle le persuada de me laisser réaliser mon rêve et j'intégrais les Beaux-Arts. Puis la guerre entra dans nos vies, dans notre quotidien, dans nos journaux et nos dîners de famille. Très vite je compris que les points de vue de mon père ne seraient jamais les miens. Je décidai d'en faire mon affaire personnelle tout en poursuivant mon parcours étudiant dont ma mère était si fière.

Quelques temps après mon arrivée aux Beaux-Arts, je fis la connaissance de Jacques. Avec lui je découvris Paris d'une toute autre manière, les jeux, les filles, la poésie et la photographie. Très vite notre amitié devint essentielle, unique, très forte. Notre confiance mutuelle fut évidente, nous partagions tout. Tant et si bien qu'un jour de septembre 1941, Jacques me fit une incroyable confidence, qui changea ma vie à jamais.

Un soir, il me convia à une partie de poker dans un cercle de jeu très privé, pour ne pas dire clandestin. Dans un premier temps, Jacques fit beaucoup de mystère autour de cette soirée. Je ne devais rien dire à personne, sous aucun prétexte. Je ne sus qu'au dernier moment le lieu de la rencontre. Je le suivis sans aucune crainte ni aucun doute.

Ce n'est pas un cercle de jeu que je découvris. Nous n'étions pas non plus conviés à une partie de poker. Ce soir-là, dans la noirceur et la crasse d'une ruelle du 3^{ème}

arrondissement, coincée dans une chambre de bonne aussi large qu'un couloir c'est la résistance que je rencontrais.

Claude, Lucie, Hubert, Lucien et Marceau devinrent mes compagnons de route.

Très vite mon engagement fut total. Je réussis à transmettre des documents et des informations particulièrement sensibles que je volais à mon père. Des informations politiques, des échanges diplomatiques entre politiques influents. Je savais que si j'avais été choisi pour entrer dans ce secret c'était bien évidemment du fait de la position de mon père. Mais je n'ai jamais douté de l'amitié sincère des gens auprès de qui je me suis engagé ce jour-là, ni même de la confiance absolue de Jacques qui a toujours été mon plus fidèle ami.

Je me mis à écouter aux portes, à voler, à me faufiler, à déposer des billets codés en pleine nuit. Les Beaux-Arts devinrent ma couverture et mes parents n'y virent que du feu.

À partir de mars 1942, notre réseau prit de l'importance et nos engagements furent de plus en plus sensibles.

Un jour de printemps, Jacques me fit part d'une mission. Accompagner une famille du réseau jusqu'en zone libre auprès d'autres membres. Je n'appris jamais rien de plus à leur sujet.

Nous quittâmes Paris à pied, poursuivîment en voiture, puis à nouveau à pied.

Je ne sus même pas leur nom. Ils étaient cinq. Les parents, accompagnés de leurs trois enfants. Anna, qui devait avoir 14 ou 15 ans veillait comme une mère sur ses deux frères et sœurs, Serge et Mina, bien plus jeunes qu'elle. Je pouvais lire la peur sur leurs visages, ils étaient si pâles, si fragiles.

Le voyage fut par moment très difficile, dix ou douze heures de marche par jour, parfois sans rien dans l'estomac. Ils laissaient leur vie toute entière derrière eux mais la peur ne leur permettait pas de se retourner. Ils m'ont suivi sans jamais douter, jusqu'à cette terrible soirée du mois de juillet.

La nuit tombait. Nous étions à une heure de marche à peine de la zone libre et des compagnons qui nous attendaient.

Cette nuit-là, on me tira dessus. Deux fois. Une balle dans le bras, une balle dans le visage. Je ne sus jamais ce qui s'était passé.

Lorsque j'ouvris les yeux, je crus être arrivé au paradis. Ou plutôt en enfer tant la douleur était insoutenable. Trois jours s'étaient écoulés pendant lesquels je ne fus rien d'autre qu'un poids mort. Je me souviens d'un linge blanc très fin et humide posé sur mon visage. Je ne voyais rien mais je respirais. Bruyamment. Tout signe de vie semblait pourtant s'être échappé de moi. Je perçu quelques bribes de voix dont je ne compris rien. Des fantômes certainement.

Je me réveillai à Paris, entouré de Marceau et de Lucie qui veillaient sur moi à chaque instant, soignaient mes blessures, me soutenaient par des paroles douces. Anna et sa famille avaient disparu de mon esprit. Je ne me souvenais de rien. Je compris simplement que mon cas était grave, que la douleur était horrible et que les minuscules fioles de verre à côté de moi étaient ma seule issue pour ne pas hurler. Mes compagnons faisaient ce qu'ils pouvaient pour me rassurer, me lisant des poèmes après chaque prise de morphine, tentant de m'apaiser en attendant la prochaine injection.

Le temps n'existait plus. Je ne savais plus à quoi ressemblaient la nuit et le jour. Rien autour de moi ne m'était familier. Je sentais la mort.

Quelques jours plus tard, je ne saurais dire combien, il se passa quelque chose. Mon esprit divaguait si loin dans les limbes de la drogue que je n'eus pas le courage de chercher à comprendre. Je ne retins que quelques mots. Blessure. Douleur.

Réparation. Suzanne.

On me souleva, on me porta. On chuchota, on pressa le pas. Bruit de moteur et douceur de l'air. Je sentis la froideur des murs blancs, les pas pressés autour de moi, la force de ceux qui soutenaient ce pantin désarticulé que j'étais devenu jusqu'à ce lit qui m'accueillit avant que la chaleur de la perfusion ne m'assomme à nouveau complètement.

Lorsque je repris connaissance, je compris que je ne serais plus jamais le même.

Son bonnet de médecin vissé sur la tête et son col blanc serré sur le haut de son cou, elle était penchée sur mon visage, retirant délicatement les bandages. Ses doigts couraient au-dessus de mes yeux avec une grande délicatesse. Je ne sentais presque rien. J'étais fasciné par tant de douceur. Elle me regardait sans me voir. « Suzanne, s'il vous plaît, dites-moi tout ». Elles étaient deux. Je reconnus cette seconde voix, si maternelle. Elle me rassura mais je ne compris pas tout de suite de qui il s'agissait tant le brouillard dans ma tête était encore lourd.

La femme médecin me regarda droit dans les yeux, approcha son visage puis dit d'un ton ferme et assuré « Pour moi tout est bon. Il lui faut du repos, du calme. Et beaucoup de patience pour digérer tout ça ». J'entendis la porte claquer et ses pas disparaître au loin. Je ne sentis plus qu'une respiration douce et féminine. Elle s'approcha doucement et me prit la main.

Je sentis la chaleur de son souffle à côté de mon visage abîmé. Elle tremblait. Puis se mit à pleurer tout doucement. Ses larmes étaient chaudes sur le dos de ma main. Elle me raconta sa rencontre avec Lucie près des grands magasins de la rue de Sèvres, l'organisation de mon retour à Paris avec l'aide du réseau et de Jacques et les dégâts sur mon visage. Elle me dit comment elle n'hésita pas une minute, malgré la trahison faite à mon père, pour venir me retrouver. Elle ne m'avait pas reconnu, tant ma face avait été abîmée par la balle et cette douleur qui déchirait le peu de dignité qu'il me restait. Elle me confia être allée sans attendre chez Suzanne Noël, cette femme au tempérament de feu, chirurgienne, féministe engagée, qui lui confia très vite qu'elle pouvait l'aider. Qu'il fallait agir vite et n'en parler à personne. Qu'elle connaissait la résistance et qu'elle savait quoi faire mais qu'il n'y aurait pas de retour en arrière possible.

Son récit rapide et saccadé s'arrêta. Ma mère prit une grande respiration et sécha délicatement ses larmes avec son joli mouchoir brodé. Alors elle me raconta mon transfert jusqu'à l'hôpital en pleine nuit, l'opération et ce qu'il allait se passer ensuite. Parce que tout cela aurait une suite, bien différente cependant de la vie qui m'était toute tracée si j'avais accepté de rester à ma place.

Mon père était fou de rage me dit-elle, prêt à me tuer. On était à ma recherche et elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour m'aider.

A ce moment-là, je compris que ces derniers mots sonnaient comme un au revoir définitif. Des adieux sans concessions. Sa main glissa hors de la mienne, elle sécha ses larmes et m'assura de son amour éternel. J'allais partir loin et ne pourrais revenir, sous aucun prétexte sinon il me tuerait.

Ce jour-là, Georges Legrand-Menier devint François Larchand. Le réseau me donna l'identité d'un mort, des papiers et de quoi reconstruire ma vie en Camargues. Ma douce Suzanne. Ce grain de beauté que j'ai au coin de l'œil gauche est le seul vestige de mon ancien visage. Bien plus qu'un simple détail, il est l'unique signe qui me rappelle qui je suis. Ton père et toi en avez hérité, comme un signe pour ne jamais oublier. Une marque de fabrique. Et tu portes sans le savoir le prénom de ta grand-mère dont j'ai gardé le souvenir éblouissant toute ma vie. Tu ne l'as pas connue mais je sais que je t'ai donné un peu d'elle, de sa force et de sa beauté, en soufflant son prénom à tes parents. Ma Rose, je t'aime tant.

Lorsque je replie les feuillets, je suis abasourdie. Le bourdonnement dans ma tête est si fort que j'ai l'impression d'avoir bu toute la nuit et subit les assauts de la musique d'une soirée bien trop longue.

Le soleil s'est levé depuis quelques heures déjà. Je suis là, assise sur cette pierre devant chez toi. Je sais que tu es là, quelque part près de moi, je sais que tu es rassuré que je sache enfin la vérité. Je vais m'apaiser à présent. Nous sommes en paix.

∴

L'hiver s'est installé. L'atelier semble vide. J'ai rangé, j'ai trié mais j'ai aussi beaucoup gardé de toi. Le reste fait partie du passé pour de bon. J'ai décidé de m'installer chez toi mais, pour prendre possession des lieux il me fallut t'éloigner un peu. Ne m'en veux pas. Je t'aime tant.

Elle est là, devant la porte de la verrière de l'atelier, reposant son épaule contre la porte. Je ne l'ai pas entendue arriver. Elle est si frêle, si fine, si fragile. Ses longs cheveux blancs sont ramassés en chignon avec une barrette d'argent. À presque cent ans, les années ne semblent pas peser sur elle. Nous nous regardons fixement sans pouvoir détacher nos regards l'une de l'autre, ce regard si doux que j'avais croisé furtivement lors de ton enterrement. Ses mains serrent très fort un chandail posé sur ses épaules. Le vent du nord souffle fort dehors mais c'est la peur de notre rencontre qui la glace.

Bonjour Rose. Je suis Anna. Je ne veux pas vous déranger.

Nous avons parlé des heures. Elle me dira que son souvenir de toi est resté intact depuis cette nuit terrible. Que les odeurs, les bruits résonnent toujours dans sa mémoire. Qu'elle se souvient de ton visage arraché, de ses parents courant dans la nuit. Qu'elle n'a jamais cessé de te chercher. Qu'elle a toujours su que tu étais en vie. Qu'elle a retrouvé ta trace au prix d'un travail acharné et que depuis plus de dix ans, vous viviez l'un à côté de l'autre dans le plus grand secret.

Elle me dira que ce grain de beauté sur ton visage, ce grain de folie, c'est grâce à lui qu'elle t'a reconnu et aimé jusqu'au dernier jour.